

A PARIS, LE CHORÉGRAPHE DÉMÉNAGE SA "STEAK HOUSE"

Par Rosita Boisseau

Gilles Jobin sait surprendre. C'est une qualité dont le chorégraphe suisse joue avec habileté, dosant le suspense, rationnant les imprévus. Pour preuve, sa nouvelle pièce, *Steak House*, à l'affiche du *Théâtre de la Ville*, à Paris, jusqu'au 16 avril. En l'espace de six ans, qu'il s'agisse de travaux pour sa propre compagnie, *Parano Fondation*, ou de commandes comme celle pour le *Grand Ballet* de Genève, Jobin a montré qu'il savait tirer les ficelles d'un monde très personnel, abstrait mais organique, distant mais passionnel, et toujours d'une impeccable plastique.

Dans son habillage kitsch multicolore, la cuisine de *Steak House* ne dépare pas le reste de l'œuvre, plus dépouillée. Posés dans un coin du plateau dont les trois quarts restent vides, les chaises, les seaux en plastique, les pochettes de disques, tous les éléments du mobilier sans cesse manipulés par les interprètes composent par magie des installations, des tableaux. Impossible d'oublier que le père du chorégraphe, Arthur Jobin, était un peintre abstrait, et que sa mère aimait tisser. Chaque scène le rappelle ostensiblement. Tout procède, chez Jobin, par onde de choc. Une idée à la fois qui, à force d'insistance, finit par enclencher une autre action... et ainsi de suite, de façon plus en plus chaotique. Le système frôle parfois l'ennui, à force de battre le plateau au même tempo. Mais quand le réel glisse entre les mains, que les corps dégoulinent au sol ou se collent aux murs, l'ordinaire se dérègle jusqu'au point de non-retour. Rien ne se passe jamais comme prévu chez Jobin.

Sur les sons écorchés du musicien Christian Vogel, *Steak Houses* inscrit soterrainement dans les mêmes sentiments de perte, de solitude, de disparition imminente que certaines de ses pièces précédentes. Entre le vide et le plein, l'extraction et l'ensevelissement, le chorégraphe émet toujours un doute sur la réalité, tire au clair une situation, soulève le tapis de sol. Jusqu'à la sexualité, qui prend ici des allures de révélation. La façon qu'ont les habitants de *Steak House* de se masturber sur les rebords des meubles fait jaillir avec malice la pornographie dissoute dans le quotidien.

DÉMÉNAGEMENT

Lorsque les interprètes dansent _ du moins ce qu'on peut appeler danser au regard des actions qui constituent l'essentiel de leur performance _, leurs mouvements s'étirent dans des arabesques à la fois raides et fragiles, comme suspendues. On dirait qu'ils réapprennent à articuler leurs gestes, à percevoir l'amplitude d'une fente profonde tout en jouissant de l'espace. Cette séquence repique à la veine abstraite de Jobin mais détonne. Le chorégraphe, expert en mouvements au sol, marches vives à quatre pattes, semble apprivoiser la verticalité.

Jobin a quitté Londres en 2004, pour la Suisse romande. *Steak House* peut se lire comme un résumé spectaculaire de cette rupture, de ce déménagement, ramassé entre deux parois de placoplâtre qui mettent en images et à distance certains pics émotionnels. Une manière d'exorcisme. Cet adieu à soi-même, Jobin en détaille la palette de couleurs depuis les menus gestes du quotidien jusqu'à l'enfouissement des meubles sous des couvertures. Pour solde de tout compte et avant l'état des lieux, les corps aussi, quasi nus, sont dissimulés sous les mêmes tissus sombres. Corps objets, corps accessoires, en attente de ressusciter ailleurs ? *Steak House* démarre à la bonne franquette pour finir dans un non-lieu crépusculaire. Entre-temps, il s'est passé quelque chose qui ressemble à la vie.